



*La Légende
de la Fée Neige*

Catherine PHAN VAN

La légende de la Fée Neige

nouvelle – par Catherine Phan van

~ ~ ~

Il y a de cela bien des siècles, au temps des châteaux forts, des chevaliers, des dragons et des fées, les moines de l'Abbaye de Montbenoît offraient leur protection aux hommes qui choisissaient de quitter les contrées où ils vivaient, voisines ou lointaines, pour venir s'installer dans le pays Saugeais. Les nouveaux arrivants trouvaient sur place des terres à cultiver et du bois en abondance, mais bien peu d'entre eux étaient préparés à affronter le rude climat qu'ils y découvraient. Car à cette époque, dans ces régions hostiles, la Fée Neige régnait sans partage...

Chioninéraïda : tel était son nom. On disait d'elle qu'elle était la mère des effroyables tempêtes hivernales. Qu'elle piégeait les mortels imprudents qui se laissaient surprendre dehors lorsqu'il lui prenait soudain le loisir de déchaîner sur les paysages enneigés ses vents glacés et son grésil cinglant. Qu'elle attirait ses victimes auprès d'elle par des chants envoûtants, avant de plonger son regard au plus profond de leurs âmes dans le seul but d'y déchiffrer leurs faiblesses. Que leur mort certaine était pour ces malheureux une délivrance, venant les apaiser des atroces et interminables souffrances que la Fée leur infligeait par pure cruauté.

C'était au cœur de ces territoires sauvages, là où nul homme n'ignorait le terrible pouvoir de Chioninéraïda ; là où chacun éprouvait chaque hiver, dans la moindre parcelle de sa chair, la fureur de ses colères ; là où seul un fou ou un inconscient aurait pu choisir de ne pas s'incliner devant une telle puissance ; c'était là, donc, dans un petit village blotti au pied de la montagne couverte de sapins et traversé par une modeste rivière, que vivaient Jean le bûcheron, son épouse et leurs six enfants, cinq filles et un fils.

Jean était un homme fier et vigoureux, sûr de sa force et soucieux d'honorer ses ancêtres. Il était bûcheron, comme l'avait été son père avant lui et le père de son père avant eux. Quant à Henri, son fils ? Il serait bûcheron, lui aussi ! Pour Jean, nul doute n'était permis à ce sujet : le destin du garçon était tout tracé. Il s'agissait là de l'honneur même de leur famille. Car au pays de Chioninéraïda, où s'éloigner de son foyer pouvait rapidement s'avérer synonyme de mort, on ne s'improvisait pas bûcheron. Ce métier respectable et respecté ne pouvait être pratiqué que par les plus courageux des hommes : ceux qui acceptaient de risquer leur vie pour procurer à leur communauté le bois qui lui était nécessaire pour se loger et se chauffer ; ceux qui acceptaient, au mépris de leur propre sécurité et pour le bien de tous, de peut-être croiser un jour les pas, et le regard fatal, de la Fée Neige...

Aussi, par une après-midi de fin d'automne, Jean avait-il amené avec lui son fils, Henri, le dernier de ses enfants, alors âgé de quatorze ans à peine, jusqu'au cœur de la forêt, afin d'y parfaire sa formation.

Le jeune garçon ne ressemblait ni à son père, ni à aucun de ses ancêtres. Doté d'un corps frêle et délicat, lui dont les aïeux avaient toujours arboré des muscles qui paraissaient taillés dans le roc, Henri ne semblait guère bâti pour le rude travail auquel on le destinait. Même ses sœurs étaient pourvues d'une carrure plus imposante que la sienne ! Sa mère avait bien tenté de plaider sa cause auprès de Jean. En vain. Aucun de ses arguments n'avait convaincu le maître bûcheron, qui s'était montré aussi têtu qu'il était robuste. Il n'avait rien voulu entendre. Son fils était fluet ? Il devrait d'autant mieux maîtriser la technique, et faire preuve de persévérance dans ses apprentissages et son entraînement. Là était la clé de son futur succès. Aux yeux de tous, son courage n'en serait alors que plus impressionnant encore. Et la mère du garçon, résignée, avait dû se résoudre à le regarder chaque jour s'enfoncer dans les bois sur les pas de Jean, et à le voir rentrer chaque soir davantage fourbu et épuisé que la veille.

Ce jour-là, donc, Henri se trouvait dans la forêt aux côtés de son père, lequel était plus que jamais décidé à faire de son unique fils un homme digne de sa lignée. Mais alors que tous deux maniaient la cognée pour abattre un monumental épicéa, au rythme régulier des han que l'effort leur arrachait, une effroyable tempête de neige, aussi brutale et glaciale qu'inattendue, vint soudain les surprendre et interrompre leur tâche.

Même dans la région, même en ces temps anciens, de telles intempéries ne se déchaînaient que rarement, sinon jamais, de manière si précoce dans la saison... Jean fut d'abord saisi d'inquiétude devant la violence des rafales de neige qui s'abattaient sur eux. Ils s'étaient aventurés bien loin de chez eux. Trop loin pour espérer parvenir à retourner s'y réfugier à travers un tel blizzard ! L'homme posa les yeux sur son fils et crut voir dans les événements un signe du destin. Les villageois murmuraient dans son dos qu'Henri n'était pas de l'étoffe dont on fait les bûcherons ? Sa propre épouse mettait en doute les aptitudes de sa descendance ? Eh bien, il leur donnerait tort ! Il vaincrait la tempête puis rentrerait triomphant au village, son fils à ses côtés. Ensuite, nul n'oserait plus jamais se dresser entre le garçon et l'avenir qui était le sien.

Non loin d'eux, à moins d'une demi-heure de marche, se trouvait un petit chalet isolé, qu'il avait érigé il y avait de cela de longues années, et dans lequel il lui arrivait parfois de devoir s'abriter, la nuit. Là résidait leur meilleure chance de survivre une nuit entière au froid soudain, qui n'avait guère tardé à transpercer leurs vêtements légers et s'insinuait déjà en eux jusqu'à l'os. Il connaissait si bien la forêt, et chacun des arbres qui s'y dressaient, qu'il aurait pu trouver son chemin les yeux

fermés. Il serra la mâchoire, fit un geste de la main à son fils grelottant dont le regard trahissait la terreur, et cria pour couvrir les hurlements du vent :

– Suis-moi !

Sans attendre, il tourna les talons, courba l'échine et leva son avant-bras pour abriter son visage des flocons durs et cinglants qui, inlassablement, piquaient la peau de ses joues et de son front comme des milliers d'aiguilles acérées. La bise soufflait avec furie et Jean devait lutter pour avancer. Un pas. Devant lui, le sol du sous-bois avait déjà troqué son sombre tapis d'aiguilles contre une fine pellicule immaculée. Un autre pas. Un bref coup d'œil derrière lui. Henri le suivait, plié en deux, tête baissée.

– Avance, colle-toi à moi, pour te protéger du vent !

Il banda ses muscles et concentra à nouveau toute son énergie dans sa progression. Les deux ou trois millimètres de neige qui couvraient le sol quelques instants plus tôt prenaient de l'épaisseur. Ce furent bientôt trois centimètres. Jean avançait toujours, sans un mot, sans un regard derrière lui. Un pas. Puis un autre. Il marchait en silence. Seuls les rugissements du vent parvenaient à ses oreilles. Il devait tenir. Pour l'avenir d'Henri. Pour son destin. Pour l'honneur de leur famille.

Ses jambes se faisaient lourdes. À chaque foulée, ses pieds s'enfonçaient désormais dans plus d'une trentaine de centimètres de neige. La tempête semblait ne jamais vouloir faiblir. Le temps s'était arrêté, figé par le froid. Cinquante centimètres de neige. Les muscles endoloris, brûlés par l'effort, glacés par le grésil...

Là, enfin : ce noisetier, cet épicéa, entrelacés ! Le chalet était tout proche. Il hurla son soulagement à son fils.

– Tiens bon, on arrive !

Il poussa la porte avec la dernière goutte d'énergie qui coulait encore dans ses veines et s'effondra, épuisé, sur le sol en bois. Des larmes roulèrent sur ses joues tandis que ses lèvres se fendaient sur un rire incrédule :

– On a réussi... On va tenir, fils.

Mais lorsqu'il se redressa pour serrer son garçon contre lui, pour partager la chaleur de leurs corps, il ne trouva que le vide. Et un froid plus intense que tous ceux qu'il avait affrontés jusqu'à ce jour maudit.

Non... Il ne pouvait pas. Il n'en avait plus la force. Il n'en était pas capable. Il lui était impossible de retourner dans la tempête chercher son fils...

*

Lorsque la première rafale de vent s'abattit sur son dos dans un grondement furieux, Henri crut d'abord qu'un arbre s'était effondré sur lui. Il blêmit, leva les yeux au ciel. La douleur du grésil qui

les frappa avec violence les lui fit refermer aussitôt. Une tempête de neige ? Au mois d'octobre ? Comment était-ce possible ?

« *Je vais mourir... Ici. Ce soir.* » Ce fut sa première pensée, alors que tout son maigre corps commençait déjà à trembler de froid. Mais son père interrompit là le cours de ses réflexions balbutiantes. Sa voix ferme couvrait les rugissements de la bise et son regard déterminé n'admettait pas le refus :

– Suis-moi !

Alors Henri, malgré les dures heures de labeur qui avaient précédé la survenue de la tempête, malgré l'épuisement qui le terrassait, emboîta le pas à Jean. Avec courage. Un pas. Puis un autre.

Ses jambes étaient plus courtes que celles de son père, ses muscles moins puissants. Il ne devait pas se laisser distancer. Plié en deux, luttant de toutes ses forces, il marchait. Il ne savait même pas où ils allaient ainsi. Au village ? Non, ils s'étaient enfoncés beaucoup trop loin dans la forêt... À l'un de ces abris de fortune éparpillés dans le sous-bois, à flanc de montagne ? Sûrement. Était-il loin ? Henri ne les connaissait pas tous. Il ne se dirigeait pas encore aussi bien qu'un bûcheron doit savoir le faire pour préserver sa vie...

– Avance, colle-toi à moi, pour te protéger du vent !

Le jeune garçon fit de son mieux. Mais la neige qui couvrait le sol gagnait en épaisseur à une vitesse vertigineuse. Le vent ne faiblissait pas. Son père avançait sans se soucier de lui. Il perdit un mètre. Puis deux. Il ne parvenait plus à suivre le rythme.

– Ralentis, attends-moi !

Mais la bise couvrit ses paroles. Elles n'atteignirent pas les oreilles de Jean. Et le pauvre garçon se laissa distancer...

Les traces de pas ! Il pouvait suivre les traces de pas laissées par son père dans la neige. Mais plus il avançait, moins les traces étaient profondes. Jusqu'à disparaître, entièrement recouvertes. Et bientôt, Henri erra, seul, égaré, dans la nuit et le froid. Sans guide. Sans but. Sans espoir.

Tenir. Tenir jusqu'au matin. Jusqu'à ce que la tempête se calme. Ne pas s'arrêter. Marcher. Continuer. Refuser de laisser le froid l'envahir. Ne pas mourir. Pas à quatorze ans. Pas si jeune.

Trouver un repère ? Un chemin ? Il cherchait désespérément un indice, mais jamais la forêt ne lui avait paru à ce point inconnue, étrangère. Chaque arbre ressemblait au précédent. Et ces flocons, ce vent, cette neige qui ne cessait de tomber. Ses jambes, toujours plus lourdes, qui s'enfonçaient toujours plus profond...

Il appela son père. Plusieurs fois. Seul le cri de la bise glaciale lui répondit. Il chuta à genoux. Des sanglots agitèrent sa poitrine. S'allonger ? La tentation était forte.

Non. Pas encore. Il se releva. Ne pas céder au froid, à la fatigue. S'il s'arrêtait, il ne survivrait pas à la nuit. Déjà ses orteils, ses doigts, ses jambes, ses bras étaient engourdis. Ils bougeaient, extérieurs à son corps, comme s'ils ne lui appartenaient plus. Dans une lenteur désespérante.

Il tomba à nouveau, à bout de force. Essayait de se relever une seconde fois. Échoua... Ferma les yeux. Tant-pis. C'était la fin. Un calme étrange l'envahissait... Il se roula en boule, les bras croisés autour de ses jambes repliées. Des tremblements incontrôlables agitaient tout son corps.

Il s'immobilisa soudain, l'oreille aux aguets. Il lui semblait avoir entendu une voix de femme. Non. Sa raison le quittait. À moins que...

Dans un sursaut de désespoir, il leva les yeux au ciel pour lui adresser une prière muette. C'est alors que son regard croisa celui de la silhouette qui planait doucement au-dessus de lui.

La douleur disparut. Le froid s'estompa. Le vent se calma. Les flocons eux-mêmes changèrent de forme, de texture. Les petites billes, dures et mordantes, qui bombardaient son visage sans discontinuer, prirent l'apparence de fleurs légères, gracieuses, qui flottaient, voletaient dans les airs, délicates comme les plumes d'un oisillon, douces comme la caresse des lèvres d'une mère. Son corps endolori semblait s'être évanoui. Son esprit, affranchi de sa prison étroite, tournoyait librement. Avait-il été exaucé ? Était-ce un ange, qui se tenait là ? Avait-il traversé un voile invisible, d'un clignement de paupières, entre ce qu'il aurait volontiers qualifié d'enfer, et ce qui s'approchait de la définition même du paradis ? Il plongea ses yeux dans ceux de l'apparition, lui confia sa vie, lui abandonna son âme... Et sentit en retour le bien-être le plus profond s'emparer de lui, l'envahir tout entier. L'ange et lui ne faisaient désormais plus qu'un.

Au bout de quelques secondes, ou de quelques heures, peut-être, la silhouette brumeuse se coula lentement en direction d'une minuscule trouée entre les arbres. Alors, le corps du jeune Henri, envoûté, se leva sans peine et ondula en silence à sa suite, glissant doucement sur la neige sans la marquer de son empreinte.

Un chalet de bois apparut bientôt. La porte tourna sur ses gonds sans un bruit à leur approche. Henri y pénétra et s'allongea sur une couche dure couverte d'épaisses peaux de moutons. Il entrouvrit les yeux, comme au sortir d'un songe. Une ombre vaporeuse se tenait à ses côtés. Avant de s'endormir, il lui sourit dans un murmure.

– Merci...

*

Lorsqu'il s'éveilla, au petit matin, la tempête s'était éteinte. À son chevet était assise une inconnue, une jeune fille d'une grande beauté, à la peau diaphane, aux cheveux couleur de nuit, et aux yeux dont le vert profond avait la même teinte que les sombres aiguilles des sapins. Elle

souleva avec douceur la main du garçon et y déposa une petite flûte, avant d'effleurer délicatement sa joue du bout des lèvres.

Puis elle se leva et s'avança vers un coin sombre de la pièce. Là, immobile, pétrifié, Jean le bûcheron contemplait son fils d'un regard figé, empli d'horreur. Henri écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, mais aucun son ne parvint à en franchir le seuil. Et devant lui, la Fée Neige effleura d'un doigt désinvolte la statue de glace, qui s'évanouit avec elle dans un nuage de brume.

Le jeune garçon, muet, suivi longtemps du regard le brouillard blanc qui avait quitté le chalet. Lorsqu'il eut disparu, aucune trace ne subsistait dehors de la soudaine tempête de neige qui les avait surpris, la veille, son père et lui. S'il n'avait pas tenu, au creux de sa paume, l'instrument en bois que la Fée lui avait confié, et qui prouvait qu'il n'avait pas rêvé, Henri aurait pu croire qu'elle n'avait jamais eu lieu, que tout n'était qu'un rêve, ou que lui-même avait perdu la raison.

Dans un ultime espoir, il vérifia la cabane, en fit le tour à de multiples reprises, par cercles concentriques, sans cesser d'appeler son père, jusqu'à ce que sa voix finisse par se briser. Il était bel et bien seul...

*

Après ces événements, la vie d'Henri se trouva transformée. Son père ne revint pas. D'ailleurs, personne n'entendit plus jamais parler de lui. Jean le bûcheron avait refusé d'admettre l'évidence : son fils était réellement trop chétif pour parvenir à gagner sa vie de la même manière que ses ancêtres.

Mais la flûte de Chioninéraïda changea le cours de l'existence du jeune garçon. Car il semblait doué d'un talent inné pour en tirer des sons harmonieux. Sa réputation grandit de village en village, jusqu'à parvenir aux oreilles du Sire de Joux, dont il devint bientôt le protégé.

On raconte depuis que, les nuits d'hiver, quand la neige tombait dru et que la bise soufflait fort, une brume blanchâtre s'engouffrait par la fenêtre de la chambre du musicien, au château. Et qu'au matin, une fois la tempête apaisée, sa flûte résonnait de mille nouvelles mélodies, si merveilleuses que même les doigts d'une fée n'auraient su en faire naître de plus belles.